

Simon Brousseau
CHAQUE BLESSURE EST UNE PROMESSE
Montréal, Hélotrope, 2023, 210 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Dans son récit autobiographique sur la mort de son père, Simon Brousseau s'est heurté à une maladie assez rare, dégénérative, appelée SLA (sclérose latérale amyotrophique) ou « maladie de Charcot ». Elle attaque le neurone moteur, affaiblit puis paralyse progressivement le malade ; habituellement, l'espérance de survie des patients se situe entre trois et cinq ans¹.

Au printemps 2020, le premier signe de la maladie, un engourdissement du pied droit, passe presque inaperçu. À l'automne, Simon Brousseau apprend que Serge, son père, doit subir une ponction lombaire. Très inquiet, le fils cherche sur Internet dans quel but cette intervention est pratiquée. Il apprend qu'un cancer du cerveau ou de la moelle épinière est à craindre. Le 12 novembre – il donne un cours sur Diderot via Zoom, en pleine période de confinement –, il reçoit un texto de sa mère : « Appelle-nous. » Incapable de poursuivre, il interrompt son exposé, retourne l'appel, apprend que Serge souffre de la SLA. Dévasté, il sombre dans le désespoir, est « empoigné par une douleur [qu'il] n'attendai[t] pas ». Dans son journal, il note : « J'ai pleuré toute la journée. [...] J'ai pleuré pour [ma fille] Justine, qui grandira sans son grand-papa, et j'ai pleuré pour lui, qui aurait tant aimé la voir grandir. »

¹ Les recherches concernent deux centres de neurones moteurs, celui du système nerveux central, situé dans le cerveau, puis le périphérique, dans la moelle épinière. Le diagnostic est posé après un électromyogramme dans le but de mesurer l'activité électrique entre les neurones moteurs et les muscles. Il n'y a pas de traitement efficace. Tout au plus, il est possible de ralentir l'évolution de la maladie par des thérapies stimulant des muscles (ortho-, ergo- et kinésithérapie). La victime la plus célèbre est sans doute l'astrophysicien Stephen Hawking (1942-2018), qui a vécu avec la SLA pendant plus de cinquante ans. Aux États-Unis, cette maladie est connue sous le nom de Lou Gehrig's Disease.

Simon envie les stoïciens pour qui la mort n'est rien. Or, en attendant la venue au monde de Justine, il a lu Sénèque et Marc Aurèle. Maintenant, cette philosophie lui « apparaît impossible à appliquer ». Il poursuit : « Si je pouvais être un peu plus stoïcien, je souffrirais moins, mais j'aimerais sans doute avec tiédeur. » La suite du récit reflète l'impossible détachement émotionnel face au père, car le fils tient à « rester dans la souffrance que provoque la violence absurde de sa maladie ». Ce qui le mène à plonger « dans les eaux glaciales de l'hypocondrie ». Bientôt, il souffre de douleurs diffuses mais persistantes autour des omoplates. Il consulte un ami ostéopathe qui le malmène quelque peu, ce qui provoque de l'inconfort gastrique, passager. Peu après, il remarque une bande noirâtre sur l'ongle de son pouce et conclut, toujours à l'aide de Google, à un mélanome. Il craint même de « mourir du cancer du pouce ». Laurence, sa femme, lui conseille de consulter ; elle a très vite compris que Simon tente de s'approcher du père à son tour par une maladie potentiellement dangereuse. De fait, la super-infirmière, à qui Simon révèle le mal du père, le réfère à un dermatologue qui lui révèle qu'il s'agit d'un grain de beauté matriciel...

L'angoisse et la peur de la mort dictent l'anticipation du deuil. Simon s'effondre et pleure abondamment, se reproche d'avoir négligé le père – il lui ressemble beaucoup, paraît-il –, condamné à mourir à soixante-cinq ans. Contrairement à leur fils, Serge et sa femme demeurent calmes face à l'avenir : « On va y aller un jour à la fois. » Cependant, la SAL progresse rapidement, sans aucun lien avec le diabète II de Serge et son mode de vie. De son côté, le père se montre impassible devant la sentence, même s'il n'a jamais lu les épicuriens. Son seul regret rejoint celui de Simon, mourir alors que la retraite lui aurait permis de vivre avec ses proches et ses petits-enfants.

Le récit, composé de brefs chapitres, nous montre quelques facettes de l'existence du père, à ses débuts employé au garage du grand-père Maurice, avec ses

frères Alain, Richard et André Brousseau, à Sainte-Justine. Serge choisit tôt de quitter le village pour devenir technicien à Hydro-Québec. Il se marie ; le couple s'installe à Québec. Simon habite à Montréal où il enseigne la littérature française au cégep Jean-de-Brébeuf². De Serge, sympathique mais réservé et plutôt taciturne, Simon rapporte la façon de concevoir sa vie, qualifiée d'« intacte ». Cette gêne de s'exprimer est caractéristique des hommes de sa génération, différente en cela de celle du fils qui éprouve moins d'inhibitions et préfère donner libre cours à ses émotions. D'où le regret de Simon de n'avoir pu connaître davantage le paternel, d'abord à cause de l'éloignement physique mais aussi en raison de son emploi d'enseignant, de ses rôles de mari et de papa, de ses activités d'écrivain. À ce chagrin s'ajoutent les remords qu'il sait pourtant infondés puisqu'il ne peut rattraper le temps, mais il lui reste la possibilité de réinventer le passé. Doté d'une grande sensibilité, avec une tendance à céder devant ses craintes, il songe à « la beauté fragile du monde », nourrissant ainsi son angoisse existentielle. De plus, pendant la pandémie, il est sollicité par son travail au point où il « oublie » la maladie du père, dont les traitements ont débuté le 1^{er} mars 2021. La fin du bref chapitre intitulé « La conversation impossible » se lit comme suit : « Je vis dans l'attente que [mon père] me révèle, avant de mourir, le secret qui me permettrait de vivre sans lui. » Un faux espoir, car Serge refuse de « s'appesantir sur le sort qui l'attend ». Conscient du progrès de la SLA, il a déjà demandé l'aide à mourir ; les médecins le rassurent, elle lui sera accordée.

Dans ce psychodrame, la mère intervient rarement. Au milieu du récit, nous apprenons qu'elle a été pendant longtemps infirmière à l'Institut universitaire en santé mentale de Québec (anciennement Centre hospitalier Robert-Giffard). Depuis

² Détenteur d'un doctorat en littérature de l'UQÀM, l'auteur a publié l'essai *David Foster Wallace et les pouvoirs de la littérature* (Montréal, Nota bene, coll. « Contemporanéités », 2020). Il a également à son actif : *Synapses* (2016) et *Les fins heureuses* (2018 ; Prix Adrienne-Choquette 2019), tous deux publiés à Montréal chez Le Cheval d'août, auxquels s'ajoutent de nombreux articles parus dans des revues littéraires et savantes.

novembre 2020, elle prend soin de son mari. Son fils mentionne sa carrière, mais il peine à se mettre à sa place, car « c'est surtout de la colère que je ressens quand je pense à ce qu'elle endure ». Les nuits passées par la mère à veiller le patient l'ont épuisée (Serge la réveille à toutes les deux heures pour qu'elle repositionne son corps et ses jambes, inertes). De plus, le malade se fait impatient. Adam rapporte à son frère Simon que le père « est écœuré, il veut que ça finisse ». Comme la tension et l'angoisse devant la mort prochaine montent, le 15 décembre 2021, Simon se rend compte qu'il n'aura pas la force d'enseigner au collège pendant le trimestre d'hiver. Après une nuitée à dormir à côté de Serge pour permettre à sa mère de récupérer du sommeil (il s'agit du plus long chapitre du récit), il décrit son état : « Il faut qu'on me prescrive des pilules, que je consulte un psychologue, qu'on m'explique comment vivre cette vie dans laquelle nos proches meurent. » Il ajoute une réflexion étonnante : « Je croyais, dans ma candeur, que les personnes à qui la mort est promise accèdent à des pensées interdites au commun des vivants, et j'espérais que mon père saurait m'en transmettre quelques bribes. » Il attend en vain, car « l'expression de l'amour est inconfortable, chez nous ». Au jour de l'An, il voit « les yeux d'un homme qui ne veut pas mourir, graves, noirs, apeurés ». Une semaine plus tard, Serge demande l'aide à mourir. La date de l'intervention est fixée au 21 janvier 2022, quelques jours après le trente-septième anniversaire de Simon. Peu après l'enterrement en avril, Laurence lui confie qu'elle est de nouveau enceinte.

Devant la mort imminente, Simon promet au père d'écrire un livre sur sa vie et les valeurs qu'il lui a transmises. Serge s'est montré ouvert, mais il demande de préciser le sujet. La réponse : « Un livre de larmes et de joie pour mon père. » Le titre choisi, repris trois fois dans le texte, parle de blessures et de promesses. Même si cette mort, omniprésente, signifie d'accepter la cruauté du hasard (« Pourquoi moi ? »), elle aboutit pour chacun d'entre nous dans la fin des conflits et dans l'absolue solitude au moment où la vie est anéantie. S'appuyant sur l'expérience de

son vécu, Serge a parfaitement saisi que la résistance du corps rend difficile l'approche de la fin. Au fils écrivain, il appartient de retracer les « injustices du sort » subies par le père et, surtout, de parler de ce qu'il n'a pas observé – ici, la maladie du mourant. La pandémie et deux cent cinquante kilomètres le séparaient des parents ; les rares contacts physiques étaient comblés tant bien que mal par FaceTime ou par le téléphone. Les interventions, commentaires, actions de la mère, qui a suivi en professionnelle de la santé l'évolution de la SAL du mari, combinés au support de Laurence, auraient permis de compléter par d'autres voix extérieures le manque de situations illustrant le dévouement des proches, voire l'affection pour l'homme aimé. En leur accordant une place plus importante, l'écrivain aurait pu approcher différemment le centre de son questionnement : quel sens attribuer à cette mort précoce ? Depuis son enfance, il a perçu le père comme l'autorité dans la famille, en homme agissant rapidement dans des circonstances demandant une intervention efficace. Dès l'annonce du mal, l'urgence de parler de cette mort à venir s'est transformée en obsession, comme en font foi les vives émotions du narrateur ; les appréhensions sont presque exclusivement filtrées par lui. Placés à la fin du récit, les souvenirs que Simon Brousseau partage avec Serge feront partie de son deuil, amorcé ici sous forme de kaléidoscope d'images changeantes au fil du livre.